



AU PAYS LIMOUSIN

SOUVENIRS ET LÉGENDES

SUITE ET FIN

JADIS, il y avait, dans toutes les villes même les plus petites, des confréries de pénitents dont la principale dévotion était d'ensevelir les morts et de les accompagner à leur dernière demeure. Le costume des pénitents est légendaire, il y en avait de différentes couleurs et chacune avait sa signification particulière. Peu à peu, l'esprit des confréries dégénéra et l'on accusa les pénitents d'aimer trop la dive bouteille, ce qui fit dire à un auteur limousin, Jean Grange, qu'on ne peut accuser d'anticléricalisme puisqu'il était curé d'une petite paroisse du diocèse : « Bleus, blancs, rouges, ils étaient tous gris ! »

S'il n'y a plus de pénitents, il y a encore, dans la petite ville de Saint-Léonard, deux confréries qui ont conservé toutes les traditions d'autrefois, la confrérie du Saint-Sacrement et la confrérie de Saint-Léonard.

Le fondateur de la ville était, d'après les Bollandistes, un parent et un filleul de Clovis. Tout enfant, il fut confié à saint Rémy dont il devint le disciple préféré ; il l'aidait dans son ministère de miséricorde, ayant obtenu du chef des Francs la même faveur de rendre à la liberté les captifs qu'il en jugerait dignes. Le jeune clerc fut bientôt en si grand renom de sainteté que Thierry, un des fils de Clovis, voulut en faire un évêque. Pour se soustraire aux instances du roi d'Austrasie, l'humble disciple de saint Rémy alla se réfugier dans un monastère de l'Orléanais, à Micy, aujourd'hui la chapelle Saint-Mesmin.

Après avoir reçu le diaconat, Léonard eut la révélation que Dieu le voulait dans une solitude encore plus complète et, docile à la voix divine, il

se dirigea vers l'Aquitaine ; il pria longtemps au tombeau de saint Martial, puis, toujours poussé par une inspiration d'en haut, il remonta le cours de la Vienne et s'arrêta enfin sur une colline, au



UNE PLACE DE SAINT-LÉONARD.

milieu de la forêt de Pauvain. De l'autre côté de la rivière, sur une petite éminence, se trouvait un rendez-vous de chasse des rois francs. Il n'en reste rien qu'un vague souvenir. Les gens du pays appellent ce monticule, que dominent seuls quelques rochers informes : le château de Clovis. Or, un jour, comme Léonard descendait vers la Vienne,



tout absorbé dans l'oraison, des cris l'arrachent soudain à sa prière. Les passionnés de Dieu ont une étincelle de son immense amour pour les hommes; saisi de compassion, l'ermite se hâte pour aller au secours de ceux qui souffrent et pleurent. Il rencontre des gens en larmes, qui lui apprennent qu'on a perdu tout espoir de sauver la reine et l'enfant qu'on attend.

— Il faut prier, répond le serviteur de Dieu. Le Seigneur est le maître de la vie et de la mort.

A voir ce visage comme illuminé d'un rayon céleste, les plus désespérés reprennent confiance :

— Venez prier avec nous, disent-ils à l'ermite qu'ils entraînent dans la chambre de l'agonisante.

Lui, fait sur elle le signe de la croix, invoquant le Christ Sauveur, puis disparaît... Bientôt, aux cris de désolation, succèdent les cris d'allégresse : « Noël ! Noël ! le fils du roi est heureusement arrivé au monde, et la reine, dont on guettait le dernier souffle, revient à la vie ! »

La retraite de Léonard est soudain troublée par un tumulte d'hommes et de chevaux. C'est le roi, transporté de reconnaissance, qui vient avec ses leudes et ses serviteurs portant des vases d'or, d'argent, des vêtements précieux, vers la pauvre cellule cachée au plus épais de la forêt.

Mais Léonard refuse les riches présents :

« — Donnez, dit-il, ces trésors aux orphelins et aux veuves, ils me seraient inutiles. La forêt où Dieu m'a conduit me nourrit et m'abrite. »

Le roi le supplia alors d'accepter le don de cette forêt afin d'y bâtir un monastère où se perpétueraient les louanges de Dieu; le saint refusa tout d'abord; cependant, vaincu par les instances du prince, il finit par accepter la portion de terrain dont il pourrait faire le tour pendant une nuit, monté sur un âne. On retrouve encore, sur les limites de la paroisse de Saint-Léonard, d'anciennes bornes ou de grossières entailles dans le roc, que la légende populaire appelle le *pas de l'âne de saint Léonard*.

Au temps des rois mérovingiens, les domaines qu'ils donnaient aux églises et aux moines étaient déclarés *terres nobles*; c'est pourquoi Léonard changea le nom de Pauvain en celui de Noblac. Tous les rois de France, depuis Philippe I^{er} jusqu'à Louis XV, renouvelèrent les privilèges de la ville de Saint-Léonard-de-Noblac en considération de « Monsieur Saint-Léonard qui était de la maison royale de France. »

Le miracle accompli par le filleul de Clovis rompit à jamais la barrière qu'il avait cru élever entre le monde et lui. Les captifs, qui avaient obtenu leur délivrance par son intervention, accouraient de tous les points de la Gaule, le suppliant de leur permettre de vivre sous sa dépendance, et l'homme de Dieu accueillait avec mansuétude ces naufragés de la vie et leur donnait une part de sa forêt, pour que « travaillant, ils ne vivent plus de rapines ». C'était en germe l'idée

des colonies pénitenciaires et de l'assistance par le travail.

Ce n'étaient pas seulement les deshérités de ce monde qui arrivaient à Noblac; les parents du saint ermite, quittant leurs riches domaines, vinrent aussi le retrouver et à eux, de même, il donna des parts de sa forêt, ne réservant pour lui et ses deux disciples que leurs cellules et l'oratoire qu'il avait élevé à la Sainte Vierge.

C'est dans cet oratoire, le 6 des ides de novembre, d'après les vieux légendaires, que Léonard mourut et fut inhumé. Cette humble chapelle, devenue trop petite pour contenir la foule des pèlerins, fut remplacée par une église qu'on appela Notre-Dame-de-sous-les-arbres, à cause des grands ormeaux qui l'entouraient. C'est à leur ombre que pendant bien longtemps les consuls de la ville rendaient la justice. Il ne reste plus aucun vestige de Notre-Dame ni de ses ormeaux, leur emplacement est devenu une place où se tient le marché et au milieu de laquelle s'élève le buste du grand chimiste Gay-Lussac, que la ville de Saint-Léonard est très fière d'avoir eu pour fils.

La seule église restée debout faisait partie de l'abbaye fondée par Louis le Débonnaire. D'après les traditions du pays, les moines auraient prié saint Léonard de leur indiquer par un signe l'endroit où devait s'élever la basilique que l'on voulait construire en son honneur. Une nuit, la neige tomba en abondance; au matin, un épais tapis blanc recouvrait tout le sol, à l'exception d'une partie de terrain avoisinant Notre-Dame. Les moines virent dans ce phénomène le signe demandé et s'empressèrent de tracer d'après la ligne de neige les contours des fondations.

Lorsque le fatidique an mil fut passé, il y eut à travers la France une première renaissance artistique dont l'éclosion fut l'art roman. Au commencement du XI^e siècle, le prévôt de l'abbaye de Saint-Léonard, Jourdain de Laron, qui appartenait à une des plus riches et plus puissantes familles du Limousin, employa ses biens à restaurer le monastère et à reconstruire l'église ruinée par l'invasion normande. Peut-être faut-il voir dans son zèle de bâtisseur comme une sorte de restitution des droits et redevances usurpés sur les moines par ses batailleurs ancêtres ?

Et tandis que s'élevaient les colonnes et le clocher, que s'arrondissaient les coupes, les pèlerins continuaient à affluer autour du tombeau de saint Léonard, apportant de généreuses offrandes. C'était le temps des Croisades et ils étaient nombreux les prisonniers qui imploraient le secours du saint ermite, briseur de chaînes !

De curieuses légendes sont arrivées jusqu'à nous; l'une des plus intéressantes est le récit de la délivrance de Bohémond, prince d'Antioche. Un jour de bataille, le valeureux chevalier, grièvement blessé, tomba au pouvoir de l'empereur Soliman

qui le fit charger de chaînes et enfermer dans une étroite prison.

A la nouvelle de la captivité de Bohémond, toute la chrétienté fut en émoi et l'empereur d'Orient, Alexis, fit offrir à Soliman autant d'or qu'il en voudrait pour la rançon du prisonnier.

Mais Soliman refusa, disant qu'il voulait garder en son pouvoir le « petit Dieu des Chrétiens ».

Les rudes hommes du Moyen âge ne connaissaient pas la désespérance, car ils croyaient aux interventions célestes... Bohémond, et en même temps que lui tous ceux qui l'aimaient, invoquèrent alors saint Léonard, et d'incessantes prières furent demandées aux gardiens de son tombeau.

Et voici qu'une nuit le sombre cachot s'illumine, saint Léonard apparaît au prisonnier... « Courage ! dit l'apparition, l'heure de ta délivrance va bientôt sonner ».

Or, la discorde s'était mise au camp des sarrasins. L'émir Danisman intriguait pour renverser son frère. Un matin, la femme favorite de l'émir le fait appeler. Pâle et tremblante, elle lui raconte que dans son sommeil elle a eu la vision d'un homme beau de visage, revêtu d'une robe blanche, plus lumineuse qu'un rayon de lune, et cet inconnu d'une voix qui vibre encore à son oreille lui a ordonné de faire rendre la liberté à Bohémond... Danisman à son tour pâlit et tremble, lui que laisse impassible l'éclair des épées... lui aussi a eu la vision de l'inconnu aux vêtements éblouissants, lui aussi a entendu l'ordre de briser les chaînes du chevalier chrétien... Et le voilà dans le sombre cachot, offrant la liberté à son prisonnier à la condition qu'il l'aidera à combattre Soliman. Bohémond accepte. A la tête des troupes de Danisman, il remporte une grande victoire sur l'empereur des Turcs et rentre en triomphateur à Antioche... Mais il n'y voulut pas rester et fit aussitôt ses préparatifs de départ pour la France, disant à ceux qui voulaient le retenir :

« Je mourrai en chemin où j'acquitterai le vœu que j'ai fait d'aller en pèlerinage au tombeau de saint Léonard ».

Après un voyage de plus de dix-huit mois qui ne fut qu'une longue ovation, Bohémond arriva accompagné du patriarche de Jérusalem et du légat du Saint-Père dans la petite ville de Saint-Léonard apportant sur le tombeau du saint protecteur des captifs, des chaînes d'argent du poids et de la forme de celle dont il avait été lié dans sa prison.

Le neveu de Bohémond, Richard le Normand, retenu prisonnier par l'empereur Alexis, fut également délivré par l'intervention miraculeuse de saint Léonard.

Un évêque allemand, Golleran, fit un poème de ces deux légendes, qui se répétaient alors à travers toute l'Europe.

Richard Cœur de Lion vint, lui aussi, en pèlerinage d'actions de grâces. « Lequel roi, disent les

chroniques limousines, ayant été délivré des prisons d'Autriche, fit faire tours et portaux en ladite ville de Saint-Léonard-de-Noblac ».

Ces tours et portaux n'empêchèrent pas Jean sans Terre, quelques années plus tard, de s'emparer de la ville et de la mettre à sac. Le mécréant fils d'Eléonore d'Aquitaine, que n'arrêtait aucun scrupule, alla jusqu'à s'emparer des offrandes faites à l'autel de saint Léonard pour payer ses terribles Brabançons « dont les dents ont rongé toute la beauté et toute la verdure de l'Aquitaine », disaient en leurs lamentations les chroniqueurs Bernard Guidonis, Adhémar de Chabannes, Geoffroy de Vigéois.

Cependant, en 1183, l'ardent évêque de Limoges, Jean de Veyrac, parvint à organiser une sorte de croisade contre les Brabançons et à en délivrer le pays... Mais bientôt d'autres bandes allaient ramener la désolation et l'épouvante sur les rives de la Vienne. Après les massacres, les pillages des pasteurs de sanglante mémoire, ce fut l'interminable lutte entre les descendants des Plantagenet et les premiers Valois. Lutte sinistre où le lion d'Angleterre faillit briser à tout jamais les fleurs de lys de France !

Le souvenir de ce siècle néfaste est resté très vivant dans les traditions limousines. Parfois, au lieu de la lente cantilène où il célèbre les charmes de sa *Mie Janetou*, le paysan fredonne un air aux notes plus vibrantes et, à travers la lande, monte vers le ciel ces étranges paroles :

Fialo, fialo toun counten
Per coups lo co d'Isabeau.

(Aiguise, aiguise ton couteau — Pour couper le cou d'Isabeau), la reine néfaste qui vendit le royaume aux Anglais, la mère indigne qui découronnait son fils.

Lorsque Jeanne d'Arc, de la hampe de son oriflamme béni, eut chassé les Anglais de la terre des Lys, Charles VII, se rendit en pèlerinage à Saint-Léonard ; il y apporta en ex-voto deux superbes reliquaires et une châsse en vermeil représentant la Bastille « afin d'honorer le Benoît saint patron des prisonniers, auquel il s'était voué et recommandé pour remettre son royaume en paix ».

Elle n'existe plus, cette merveilleuse Bastille, chef-d'œuvre d'orfèvrerie ; elles ont disparu les chaînes d'argent de Bohémond et de Richard le Normand, et la multitude de lances et d'épées que les chevaliers revenus des prisons d'Angleterre avaient apportées dans la basilique... disparues aussi, les lourdes chaînes de fer que les prisonniers accrochaient au portail où l'on voyait encore, il y a quelques années, les clous qui avaient servi à les suspendre.

Les cloîtres à moitié démolis au temps de la Révolution ont été transformés en maisons, et leurs élégantes arcatures, leurs fines colonnettes sont maintenant encastrées dans des murailles,

encadrant une boutique, sans avoir même la poésie des ruines!... Il ne reste de toutes ces choses du passé que la vieille église, veuve des splendeurs d'antan, mais toute remplie des antiques et glorieux souvenirs dont s'enorgueillissent les habitants de Saint-Léonard... Ils vous raconteront avec fierté comment leurs ancêtres ont défendu la basilique et son trésor contre les huguenots... Ils vous diront que la naissance de Louis XIV est due à l'intercession du Patron de leur ville. Anne d'Autriche désespérait de donner un dauphin à la France, lorsque Monseigneur de La Fayette, qui était à la fois évêque de Limoges et aumônier de la reine, lui parla de la merveilleuse légende de saint Léonard. Très impressionnée du récit de son aumônier, Anne d'Autriche écrivit le jour de l'Annonciation aux consuls de Noblac, pour les prier de lui envoyer une relique du saint ermite.

Une prière de reine est un ordre. Le prieur de l'abbaye et les députés de la ville se mirent aussitôt en route avec la relique demandée. Ils l'apportèrent au château de Saint-Germain où la cour se trouvait alors. Le roi et la reine vénérèrent avec beaucoup de foi et de piété les restes du saint, filleul de Clovis, et le 5 septembre suivant, le dauphin si ardemment désiré, venait au monde.

Cette confiance en la toute puissante intervention du saint ermite est restée profondément ancrée dans la région, et les jours où les reliques sont exposées, les femmes du peuple apportent au curé pour qu'il les fasse toucher au chef du Saint des petits bonnets bleus ou roses, suivant qu'elle désirent un fils ou une fille.

Bien Moyen âge aussi sont les usages de la confrérie de Saint-Léonard. L'origine en remonte au XI^e siècle. Elle fut fondée par trente gentilshommes, en reconnaissance de la miraculeuse disparition de cette horrible peste qui désolait alors une partie de la France et qu'on appelait le *Mal des ardents*.

La célèbre confrérie avait semblé sombrer au milieu des guerres de religion, mais elle reprit une vie nouvelle à la fin du XVII^e siècle, et depuis elle a religieusement conservé ses traditions et ses coutumes.

La confrérie a quatre dignitaires nommés Bayles; jadis on donnait au chef des Bayles, dont l'élection a lieu chaque année, le titre de roi; maintenant on l'appelle plus démocratiquement le Trésorier. C'est chez lui que se réunissent les confrères le jour de la Toussaint, pour l'élection des nouveaux bayles et l'admission des candidats qui prennent l'engagement de remplir avec zèle les divers offices de la confrérie et de pratiquer leurs devoirs de chrétiens.

La confrérie célèbre trois anniversaires. Celui de la fête, 17 février 1403, où l'évêque de Limoges, Hugues de Bonneval, rendit solennellement au culte les reliques de Saint-Léonard qui avaient

été cachées pendant trois siècles dans la crypte de la basilique. Le 11 avril a lieu la commémoration de la miraculeuse cessation du mal des Ardents, ce mal étrange et terrible qui désola presque toute la France au XI^e siècle. Enfin le 17 octobre est l'anniversaire de la translation des reliques de Saint-Léonard de l'église de Notre-Dame-de-sous-les-arbres dans la basilique construite en partie avec les dons de Louis le Débonnaire. Mais ces différentes fêtes sont uniquement religieuses; on expose les reliques, les confrères assistent à une messe chantée, et c'est tout. Il en est à peu près de même pour le premier dimanche qui suit le 6 novembre, fête de saint Léonard; la veille, cependant, à lieu l'étrange *sonnerie des deniers*. Après l'Angelus du soir, le sonneur met en branle la grosse cloche sur laquelle quatre ou cinq hommes, montés dans le clocher, frappent avec de petits marteaux des coups saccadés qui imitent le son d'une pluie de pièces, pour rappeler l'ancien usage qui faisait ce jour-là jeter aux pauvres sur le seuil de la basilique, l'argent des *deniers de la Chaîne*, c'est-à-dire les aumônes laissées par les prisonniers venant remercier saint Léonard de leur délivrance.

Le second dimanche ont lieu les fêtes de la Quintaine dont on ne retrouverait l'équivalent probablement dans aucune ville de France.

Les cérémonies commencent le samedi dans la journée. Le *servant* de la confrérie en grand costume, un costume qui n'a pas varié depuis le XVII^e siècle, s'en va avec le *Violonair* chez le maire, le curé et tous les confrères. Le musicien joue devant chaque porte, l'air de la chanson de saint Léonard, les paroles en patois ont malheureusement été perdues pendant la Révolution.

Le lendemain avant la grand'messe les confrères se réunissent chez le premier Bayle, où se trouve une sorte de petite bastille en bois surmontée de drapeaux; c'est la *Quintaine*, les quatre plus jeunes confrères la chargent sur leurs épaules, le servant et le violonair, toujours jouant l'air traditionnel, prennent la tête du cortège qui se rend à l'église où le curé bénit solennellement la Quintaine.

La messe entendue, les confrères s'en vont banqueter, un banquet dont le menu ne varie jamais, au dessert ils nouent leurs serviettes en sautoir et s'en vont chercher la Quintaine qu'ils ont laissé à l'église, ils la placent au milieu de la table avec des invocations à saint Léonard.

Après les vêpres, le musicien reprend son violon les jeunes confrères replacent la Quintaine sur leurs épaules, et l'on se met en route pour « le tour de ville »; on appelle ainsi l'emplacement des anciens remparts. En chemin, le cortège s'arrête devant toutes les maisons où se trouve une statue de saint Léonard, et d'une seule voix, avec l'intonation particulière au pays, les confrères répètent par trois fois l'invocation à leur saint patron.

On arrive enfin à ce tour de ville, planté de hauts platanes, d'où la vue s'étend par delà les sinués contours de la Vienne, de coteaux en coteaux, jusqu'aux ondulations bleuâtres des monts d'Am-bazac et de la Marche. La Quintaine est alors solidement attachée à un poteau, puis les confrères jeunes ou encore ingambes, montent à cheval armés d'une sorte de massue appelée *Quillou*; à un signal donné la course commence, les cavaliers lancés au galop passent et repassent devant la Quintaine qu'ils essayent de briser avec leurs *Quilloux*; et la foule massée sur les bas côtés de la promenade, dans les jardins qui la domine, rit aux efforts des maladroits, applaudit frénétiquement lorsque tombe un des morceaux de cette bastille symbolique, qui rappelle les miracles accomplis par saint Léonard en faveur des prisonniers.

Quand elle est entièrement brisée, le violon rejoue triomphalement son air, toujours le même, et tandis que les confrères descendent au vieux pont de Noblac, renouveler leurs pieuses invocations, les assistants se disputent les morceaux de la Quintaine, « qui portent bonheur et font pondre les poules ».

Mais voici le dernier acte de la fête. Quand sept heures sonnent au clocher dont ils sont si fiers, les habitants de Saint-Léonard se précipitent vers l'église; devant la porte les confrères sont réunis; chacun tient à la main un brandon ou

torche de paille qu'on allume, puis ils chantent le *Salve Regina*. Quand l'*amen* avec l'intonation languedocienne a retenti, l'étrange procession se dirige vers la place du marché, et tandis que tous les brandons jetés en tas au milieu, pétillent et flamboient, les confrères se tenant par la main, dansent autour. Rien ne peut rendre l'effet saisissant de cette ronde à la lueur fantastique de ces brandons de paille enflammée, dans ce cadre de vieilles maisons à tourelles, avec des portes en ogives et des fenêtres à meneaux.

Peu à peu, la flamme s'abaisse, puis la ronde se brise, chacun des confrères saute par-dessus le foyer en criant : « Vive saint Léonard ! » C'est fini, spectateurs, confrères, violoniste et servant s'en vont souper.

Sur la place, redevenue déserte et sombre, il ne reste plus qu'une poignée de cendres fumantes d'où jaillissent encore quelques étincelles... Et il me semble que ces cendres encore lumineuses, dont il ne restera plus rien demain, symbolisent tous ces souvenirs d'antan, tour à tour glorieux et sinistres, que j'ai pris plaisir à évoquer et dont le souffle du vingtième siècle éteindra les dernières lueurs, alors sur ce passé d'un peuple, ce sera comme sur cette place de petite ville la nuit sombre de l'oubli.

JACQUES DE LA FAYE.

FIN



AUX ÉTOILES



ASTRES étincelants, Univers innombrables

Qu'une puissante main fait rouler dans les cieux;

O constellations, séjours inénarrables

Dont l'aspect seul confond l'esprit audacieux !

Qui pourrait mesurer les courbes formidables

Que trace votre course en l'éther radieux,

Et poursuivre vos pas aux gouffres insondables

De l'espace inborné que Dieu cache à nos yeux !

Mieux que les lustres d'or éclairant le saint temple,

Où devant les autels l'âme prie et contemple,

Vous luirez à jamais durant l'Éternité.

Mais l'homme, hôte d'un jour sur cette infime terre,

Atome errant dans la profonde immensité,

Reste pensif, et rêve en face du mystère.

JEAN MAHÉO.



BIBLIOGRAPHIE

UNE remarquable biographie : *Angélique Arnaud*, par M. R. MONTLAUR (1), vient de faire revivre, dans son entourage de figures diverses et toutes curieuses, la grande abbaye de Port-Royal. L'auteur de cette œuvre très étudiée est sévère pour les jansénistes, qu'il juge au point de vue de la doctrine de l'Église. C'est une lecture d'un intérêt extrême et je ne saurais trop la recommander à mes lectrices, qui n'ont pas à craindre de la trouver trop austère, tant est présenté avec vie cet épisode de l'histoire religieuse.

Les Précurseurs du Féminisme, par L. CHABAUD (2), renferme trois bonnes études sur les grandes éducatrices : M^{mes} de Maintenon, de Genlis et Campan. Avec elles, l'auteur revient sur l'enseignement de la jeune fille dans le passé et rapproche les idées de ces femmes qui lui ont donné la première impulsion, de celles qui doivent continuer à animer le féminisme chrétien. Le livre est d'un sérieux intérêt, à notre époque où sont discutés chaque jour des principes dont aucune femme intelligente ne peut se désintéresser.

C'est une figure de femme encore que présente sous un jour gracieux et attachant le livre de C. d'ARJUZON : *M^{me} Louis Bonaparte* (3) ; il la prend à son mariage et suit à travers les événements de l'Empire le fil de cette existence brillante et souvent malheureuse. Des anecdotes, des documents inédits, donnent à cette lecture le vif attrait de tout ce qui se rattache à l'époque napoléonienne.

MARY DARMSTETER initiera avec ses *Grands écrivains d'outre-Manche* (4) celles de nos lectrices qui aiment la littérature étrangère à la physionomie intime des écrivains dont elles ont goûté les œuvres ; les Browning, ce ménage de poètes, le grand romancier Thackeray, Charlotte Brontë dont toutes connaissent le beau roman de *Jane Eyre*. Ces études ont le charme particulier de style et d'observation minutieuse qui se retrouve dans les auteurs anglais.

Parmi les romans destinés aux plus âgées de mes lectrices, je citerai *Ma conscience en robe rose*, par GUY CHANTEPLEURE (5), ravissant récit du sauvetage d'un désabusé, prêt à en venir au suicide, par une jeune fille douée de cœur et de volonté ; la délicatesse des sentiments, le charme des scènes font de ce livre un des meilleurs dans ce genre de récits intimes. H. GRÉVILLE (6), a repris dans le *Cœur de Louise* un de ses sujets favoris : une vie de femme où la souffrance domine et finit par tout broyer ; la note bien personnelle dont l'auteur marque ses caractères se retrouve dans ceux de cet intéressant roman où le

drame se mêle à des scènes familières et touchantes. Avec les *Colonnes infernales*, par CH. FOLEY (1), dont nos lectrices connaissent le remarquable talent, nous passons dans le domaine du grand roman historique, vers lequel le goût actuel revient de façon marquée. C'est la Vendée agonisante qui palpite dans cette belle œuvre avec de nobles caractères de royalistes et de républicains ; une héroïque jeune fille y charmera surtout les lectrices, qui voudront toutes éprouver les émotions élevées et fortes que l'auteur, par la poésie dramatique de ses tableaux, sait susciter autour de deux fiancés. *Le Maître du Moulin blanc*, par MAT. ALANIC (2), dont on n'a pas oublié la gracieuse *Nicolle*, est une aimable idylle de devoir et d'amour, en pays angevin. Des physionomies bien saisies de bourgeoisie campagnarde y animent un récit simple, senti et d'un intérêt soutenu, dont les événements sont ceux de l'existence quotidienne avec ses luttes et ses joies.

À cette époque de vacances, il est à propos de recommander des ouvrages destinés aux lectures en famille. *Le Guide de l'Empereur*, par R. BAZIN (3), est un récit poignant, très actuel, qui se passe en Alsace, et attache profondément. Les nouvelles qui suivent ont toutes les qualités exquises de style et de pensée qui donnent à M. Bazin sa place à part dans le roman contemporain. *L'Épopée de César*, par H. GUERLIN (4), dramatise dans une série de scènes historiques le passé de notre patrie, la conquête sanglante de la Gaule. Cette œuvre de reconstitution, animée d'un vif sentiment patriotique, est fort intéressante, pour les jeunes gens autant que pour les jeunes filles. Je leur indiquerai aussi *Le Filon de Gérard*, par A. LAURIE (5), histoire d'une mine d'or, dans l'Afrique du Sud, dont j'ai déjà annoncé l'édition d'étoffes. *Les Contes et Légendes*, par ANNA MORAND (6), renferme une série de récits d'un délicat et pieux sentiment, d'un symbolisme facile, et qui ne peuvent manquer, en plaisant aux jeunes lecteurs, d'avoir sur eux un excellent effet moral.

Les lectures de solide piété ne doivent jamais perdre leur place. Pour celles-là, je conseille *Le Cœur vaillant*, par l'abbé LENFANT (7), belles conférences destinées spécialement à fortifier les âmes de femmes pour les luttes de la vie, leur enseignant, avec une éloquence pleine de charme et d'élévation, le vrai courage chrétien, si nécessaire à notre époque.

A. CHEVALIER.

(1) Plon, rue Garancière ; 7 fr. 50. — (2) Id., 3 fr. 50. — (3) Calmann-Lévy ; 7 fr. 50. — (4) Id., 3 fr. 50 ch. — (5-6) Plon ; 3 fr. 50.

(1) Juven, 122, r. Réaumur ; 3 fr. 50. — (2) Flammion, r. Racine ; 3 fr. 50. — (3-4) Mame, édit., ch. Bourguet-Calas, rue Saint-Sulpice ; ch., 2 fr. 50. — (5) Hetzel, rue Jacob ; 3 fr. — (6) Bourguet-Calas ; 2 fr. 50. — (7) Poussielgue, rue Cassette ; 2 fr. 50.



FLEURS FANÉES

SUITE



Le beau visage de Marthe s'empourpra à cette pensée, comme si, à travers l'espace, les yeux du jeune officier, ces yeux qui avaient parlé aux siens la veille, lui faisaient encore entendre leur doux et muet langage.

Elle reprit la descente au bras de son père.

M. d'Elven restait silencieux.

La jeune fille remarqua que sa mélancolie ne s'était pas dissipée. Elle essaya d'égayer ce front assombri. Maintenant qu'elle se trouvait heureuse, elle eût désiré que tout le monde le fût. Pourquoi donc le cœur de son père ne s'ouvrait-il pas à la même allégresse ?

Elle l'interrogea avec enjouement :

— Voyons, père, parlez-moi un peu ? Depuis un moment, vous n'ouvrez plus la bouche. Pourquoi êtes-vous triste ? Je veux le savoir.

Pierre d'Elven s'efforça de sourire. Mais ce sourire était contraint.

— Je ne suis pas triste, mon enfant. Mais, tu ne le sais pas encore, tu le sauras un jour, hélas ! il est des jours où l'on subit, malgré soi, des impressions moins gaies, où l'on se complait à des pensées moroses. Certaines heures, certains lieux prédisposent à la mélancolie. Celle-ci, en particulier, le lieu où nous sommes, ont toujours exercé sur moi de telles influences. Ils me replongent dans le passé, me font revivre des souvenirs. Il n'y a pas autre chose dans ce que tu nommes ma tristesse, chère petite. Ne t'en afflige pas. Tout à l'heure, il n'y paraîtra plus.

Elle hocha sa jolie tête mutine et l'appuya sur l'épaule de Pierre.

— Oh ! je ne m'en afflige pas, mon cher petit père. Dieu me garde de vouloir vous empêcher de revivre votre passé. Mais c'est parce que je suis votre fille, parce que je n'aime personne plus que vous que je voudrais partager votre peine, si vous en avez. Qui sait si je ne trouverais pas, moi qui

ne suis qu'une enfant, le moyen d'adoucir ce qu'il y a de trop cruel dans vos souvenirs ?

M. d'Elven eut une sorte de stupeur. Il se tourna vers sa fille et essaya de lire dans ses yeux la signification qu'elle attachait à ces paroles.

Il les vit si rieurs, si pleins des espoirs de la vingtième année qu'il crut que Marthe n'avait rien deviné. Il murmura doucement :

— Va, va, je t'appellerai à mon secours pour de véritables chagrins, si, toutefois, il en est temps encore et si tu as le loisir de t'en préoccuper.

Elle le regarda avec surprise. Que voulaient dire de semblables paroles ?

— Père, croyez-vous donc que je n'aurai pas toujours le cœur assez libre pour m'inquiéter de vos soucis, pour partager vos tristesses ? Je serais une bien mauvaise fille, si...

— Ce n'est point là ce que j'ai pensé, ma mignonne. Et, puisque tu me presses, je te dirai simplement qu'à ton âge l'amour des parents peut encore primer toutes les autres affections. Mais les jours sont proches où ta jeunesse concevra d'autres tendresses, et peut-être est-il déjà sur ton chemin celui qui te fera oublier ton père et ta mère ?

— Oublier ? se récria Marthe. Oh ! père, pouvez-vous parler ainsi ?

— Mais c'est la loi de nature, cela, ma fille, la loi divine. « La femme quittera son père et sa mère pour suivre son époux. »

Marthe se tut. La tristesse est contagieuse. Elle aussi venait de sentir son esprit s'emplir de la noire fumée du doute. Les pensées amères qui la hantaient la veille au soir venaient de reparaître et prenaient plus de force. Il lui sembla que les paroles de son père contenaient un vague reproche. Elles n'étaient que la suite de celles qu'il lui avaient adressées sur le balcon de sa chambre.

Et, alors, elle se demanda si là n'était point la cause du nuage qu'elle avait vu sur son front, des larmes qui filtraient entre ses doigts. Avait-il eu connaissance de sa rencontre avec Marcel chez les dames de Brives ?

N'avait-il pas deviné que, bientôt, sa fille même ne lui appartiendrait plus ?

Et c'était peut-être là le motif de son animosité contre la baronne ?

VII

La journée ne fut pas pour Marthe ce qu'elle promettait d'être à son lever.

Elle devait la passer seule, sans compagnie, sans distractions d'aucune sorte, en face des réflexions pénibles qui assombrissaient ses pensées.

M. d'Elven, en effet, était sorti selon son habitude de mondain oisif qui combattait l'ennui par le mouvement, le changement de milieu. Si profonde que fût son affection pour sa fille, elle n'allait pas jusqu'à lui laisser comprendre les soucis de cette âme qu'il tenait encore pour une âme d'enfant. C'est un peu le défaut des pères de ne point voir grandir leurs enfants, de ne point suivre l'évolution de leurs esprits avec autant de soin qu'ils en apportent à surveiller la croissance de leurs corps, si bien que, pour le plus grand nombre, c'est une surprise de se trouver en présence d'un homme là où ils ont pris l'habitude de ne voir qu'un gamin, de découvrir une femme dans la fillette qui, quelques semaines plus tôt, jouait encore à la poupée.

Cette illusion, commune à tous les pères de famille, n'était pas constante en Pierre d'Elven. Il y avait des jours où il se rappelait que Marthe avait vingt ans, qu'elle était, selon l'expression banale « bonne à marier ». A ces moments-là, son cœur devenait le champ clos de deux sentiments aux prises : l'un, très humain dans son égoïsme, lui montrant son foyer deux fois vide, privé du charme de cette jeunesse en fleur, de cette affection enveloppante qui, depuis plus d'un an, lui avait tenu lieu de celle qui lui manquait, et qu'un inconnu allait lui ravir ; l'autre, plus généreux et plus noble, le doux espoir du père se réjouissant du bonheur de sa fille, formant de riants projets sur ce foyer nouveau qui allait s'éclairer, près du sien, des flammes d'un chaste amour, sur cette maison de jeunesse épanouie, qui retentirait bientôt du rire et du gazouillement des bébés.

Et comme l'âme de Pierre d'Elven était toujours ouverte aux sentiments généreux, c'était celui-ci qui l'emportait. Il foulait aux pieds les protestations de l'égoïsme ; il ne considérait que le bonheur de Marthe et, après quelques minutes accordées aux regrets personnels, il revenait, réconforté, s'emplir les yeux de l'allégresse qu'il croyait lire déjà sur le front de la jeune fille.

Sa vie, d'ailleurs, ne laissait pas que d'être fort occupée, malgré l'état d'oisiveté apparente dans lequel il vivait.

N'est-ce pas, en effet, une occupation importante, la plus importante de toutes, peut-être, que de décider l'emploi d'une journée, lorsqu'aucune règle ne fixe cet emploi, aucun labeur ne sollicite l'activité d'un homme ?

L'écrivain, le poète, l'artiste, travaillent alors

même que, selon l'expression vulgaire « ils ne font rien ». Leurs cerveaux, sans cesse en ébullition, engendrent des idées qui demeurent, le plus souvent, à l'état de rêve, mais qui, souvent aussi, se réalisent dans la phrase, les vers, le marbre ou la couleur, sur la toile ou le clavier. Pas un instant ils ne sont oisifs, au sens rigoureux du mot.

Et, de même, dans un ordre inférieur, l'ouvrier, le commis, l'employé de bureau, en obéissant à la volonté d'autrui, en dépensant machinalement leur énergie dans une besogne déterminée, invariable, accomplissent une fin régulière, quotidienne, sans se mettre en souci de l'effort du lendemain. C'est pour eux spécialement que semble avoir été fait le proverbe : « Chaque jour apporte son pain », proverbe dont la variante donne « chaque jour apporte sa peine ».

Mais un mondain, un homme qui, pour marque extérieure de sa fortune, offre précisément le spectacle de son désœuvrement, à quoi peut-il bien employer ses journées ? Et, parce qu'on ne le voit pas agir, faire œuvre de ses mains, ni de sa tête, la foule, toujours prête aux jugements inspirés par l'envie, le traite de « rentier », ce qui, dans la bouche des humbles et des laborieux aigris, équivaut à l'épithète particulièrement injurieuse de « propre à rien ».

En quoi la foule se trompe le plus souvent. Elle ignore que nombre de ces « propres à rien », s'ils pouvaient ou voulaient rompre leurs chaînes d'oisiveté, seraient propres à tout. Combien parmi ces hommes d'une éducation achevée, d'un goût affiné par le luxe et les fréquentations de l'élite sociale, seraient aptes aux plus délicates besognes, aux travaux d'art les plus exquis, s'ils consentaient à secouer le joug de l'habitude, à se tenir pour soumis, comme le reste de leurs semblables, à la grande loi humaine, édictée par Dieu au jour de la chute : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front ».

Or, le front de ces hommes n'a jamais connu la sueur du travail ; ils ont trouvé, dès le berceau, leur pain tout gagné par la prévoyance de leurs pères.

Ce n'est point leur faute si cette prévoyance, dépassant le but, se méprenant sur les conseils de la véritable sagesse, a fait d'eux des inutiles, quelquefois des malfaisants, au lieu de leur donner, en même temps que l'indépendance qu'assure la fortune, le désir de s'élever plus haut, de rendre à leurs prochains, en aide matériel ou en exemple moral, cette prospérité dont le labeur de leurs prédécesseurs a fait le lot de leur propre oisiveté.

Voilà pourquoi tant d'heureux s'ennuient, tant de riches gaspillent en plaisirs et en fêtes, trop souvent coupables, les biens et les loisirs dont une destinée favorable a fait leur partage.

Certes, ce n'était point à des joies illicites que Pierre d'Elven consacrait le vide de ses journées. Même en se séparant de lui, aujourd'hui encore

lorsque elle avait l'occasion de s'en entretenir avec les amis de son intimité, M^{me} d'Elven n'adressait jamais à son mari le reproche d'infidélité.

Cette « incompatibilité d'humeur » qui avait servi de motif à leur rupture était précisément fondée sur certaines paroles trop acerbes par lesquelles la mère de Marthe avait exprimé à Pierre l'espèce d'humiliation qu'elle éprouvait de le voir si complètement indifférent aux soucis d'activité de son temps, si inapte aux travaux de l'esprit qui ennoblissent ceux qui s'y livrent.

Elle avait fait ce reproche avec aigreur ; il avait répondu avec dureté. Les mots s'étaient envenimés, et aussi la situation. Pendant plusieurs années on avait vécu sur le pied d'un mutuel respect, trop bien soutenu, hélas ! par une mutuelle froideur. Et comme M^{me} d'Elven, hautaine et fière, ne voulait pas faire vers son mari, les premiers pas de la réconciliation, il arriva que celui-ci, plus passif qu'il n'eût voulu l'avouer, céda aux entraînements du milieu dans lequel il vivait et se remit à fréquenter le cercle et les lieux de plaisir que depuis son mariage, il avait délaissés spontanément.

De son côté, M^{me} d'Elven, trop jeune pour prendre les conseils d'une salubre expérience, opposa la guerre à la guerre. Elle se consola de son abandon par une vie plus en dehors ; elle se répandit, reçut beaucoup, chercha à s'étourdir et, bien que scrupuleuse observatrice de ses devoirs conjugaux, n'en encourut pas moins le reproche de frivolité et de coquetterie.

L'un et l'autre des deux époux oublia ce lien sacré que la nature et Dieu avaient placé entre eux pour resserrer leur tendresse. Marthe fut mise au couvent de très bonne heure, et ne revit plus ses parents que par intervalles, aux visites hebdomadaires, dans le parloir, aux vacances du Jour de l'an, de Pâques et de fin d'année scolaire, — et toujours elle les vit séparément.

Ainsi empira cette situation à laquelle il eût été si facile de porter remède, aux débuts du mal ; ainsi se creusa plus profond chaque jour le fossé qui séparait les deux époux. Marthe ne le reconnut que plus tard, lorsqu'il ne fut plus possible d'expliquer les absences de l'un ou l'autre de ses parents par le prétexte des voyages ou des obligations mondaines.

Il y avait dix ans à peu près que la rupture était consommée, que M. d'Elven avait élu domicile dans une garçonnière de l'avenue d'Iéna, laissant à sa femme la jouissance de leur magnifique appartement de la rue Barbet-de-Jouy. Marthe ignorait ce logis parisien de son père, qui n'avait voulu l'introduire que dans sa villa de la promenade des Anglais. En revanche, elle avait gardé le plus cher souvenir de l'appartement occupé par sa mère, de sa chambre toute rose, prenant jour sur de magnifiques jardins, et ce souvenir n'avait pas même

été effacé par les magnificences de la maison de Nice.

Elle était pourtant bien faite pour charmer les yeux, cette demeure, et lorsqu'elle en avait franchi le seuil pour la première fois, Marthe avait été éblouie. Une grille de fer, dominant une muraille de briques assez basse, entourait le jardin, y livrant accès par un large portail et deux portes latérales en fer. Une allée de palmiers déjà vieux et, par conséquent, assez hauts pour qu'une voiture pût passer sous leurs feuilles, conduisait au perron de marbre, ou plutôt au péristyle rectangulaire ceignant les quatre faces de la villa et supportant une terrasse desservant le premier étage.

Au-dessus, la toiture reposait sur une seconde terrasse, d'où la vue pouvait s'étendre plus loin encore, par dessus les cimes des palmiers, des eucalyptus, des mimosas et des platanes dont le jardin était planté. Mais on ne montait là que la nuit faite, pour y mieux jouir de la fraîcheur de l'ombre, en buvant des boissons glacées, en dégustant des sorbets.

L'intérieur répondait à la face visible. Le même soin de propriétaire ami du confortable, le même goût de femme artiste, car celle qui avait bâti la villa était une artiste de Paris ; un paysagiste célèbre, avait présidé à la distribution des pièces et à leur ornementation. Le salon et la salle à manger, vastes et réguliers, éclairés par de grandes baies, étaient ornés de marbres polychromes merveilleusement accordés en leurs nuances et encadrés de boiseries sculptées d'une incomparable richesse. Des parquets mobiles eux-mêmes revêtus de tapis superbes, recouvraient le carrelage indispensable à ces édifices du Midi où la chaleur favorise trop aisément l'éclosion des insectes dans les fentes des planchers. — Les chambres, aménagées avec discrétion, recevaient le soleil avec plus d'abondance, mais tout un système de tentes, se déroulant du mur aux balustres de la terrasse, les préservaient des caresses excessives de l'astre pendant les torrides journées de l'été, c'est-à-dire de juin à octobre.

Il est vrai qu'à ce moment-là, presque tous les hivernants sont retournés vers le Nord. Il faut être Niçois d'essence pour habiter imperturbablement la superbe ville sous les brûlantes effluves du ciel méridional.

Marthe s'était donc réjouie tout de suite à la pensée de passer ses jours dans cette habitation à la fois élégante et somptueuse.

Elle y avait introduit, néanmoins, quelques changements.

Comme le logis était vaste, elle y avait fait élection de deux pièces qu'elle nommait en riant sa chambre d'été et sa chambre d'hiver.

La chambre d'hiver, la plus belle, ouvrait ses trois portes-fenêtres sur la terrasse du côté de la mer ; la chambre d'été, tapissée du haut en bas

d'un revêtement de marbre blanc, donnait sur les jardins contigus à celui de la villa. Elle attenait à une salle de bains, également en marbre. Aucun tapis n'en dissimulait la rare mosaïque, un chef-d'œuvre exécuté dans les ateliers de la faïencerie de Clément Massier. Des nattes, d'une paille si fine qu'on l'eût dite tissée en fils de soie, pendaient à l'unique fenêtre par laquelle on accédait à la face postérieure de la terrasse. C'était là surtout que Marthe s'isolait pendant les journées accablantes. Mais lorsqu'elle voulait consacrer ses loisirs à une occupation plus positive que la simple et facile rêverie, elle descendait à la bibliothèque.

Cette bibliothèque, d'ailleurs peu opulente, contenait cependant quelques livres dont M. d'Elven avait permis la lecture à sa fille, romans anglais pour la plupart où dominaient les noms de Walter Scott, de Dickens, de Harrison Ainsworth. Marthe les lisait à petites journées, car la littérature d'outre-Manche n'a vraiment d'attraits que pour les gens réfléchis et déjà pourvus d'une certaine connaissance de la vie.

Il est vrai que la bibliothèque possédait une autre attraction.

C'était la pièce la plus calme, la mieux close de la maison.

Il y régnait un silence profond, bien fait pour les lectures fructueuses et les méditations fécondes. La température en était merveilleusement égale, chaude en hiver, fraîche en été, grâce à l'épaisseur des murailles et à l'orientation au sud-ouest. Tout bruit du dehors venait mourir au seuil de cette retraite qu'on eût dite aménagée par quelque sage antique pour s'y livrer plus entièrement à l'étude de sa propre psychologie. Seul, parfois, un moustique osait pénétrer dans ce sanctuaire et l'emplissait d'un bourdonnement musical.

Mais c'était aussi dans la bibliothèque que Marthe avait trouvé sa meilleure distraction, son plus agréable passe-temps, sous la figure d'un magnifique piano d'Érard et d'un orgue de moyennes dimensions.

Passionnément éprise de musique, possédant, d'ailleurs, en outre d'une voix charmante de *mezzo-soprano*, une pratique très remarquable des deux instruments, elle les prenait indifféremment pour les confidents expressifs de ses états d'âme, de ses joies ou de ses tristesses.

Et alors, sûre de ne troubler personne, sûre aussi de n'être pas troublée, elle chantait en s'accompagnant ou faisait chanter les voix puissantes enfermées dans leurs sonores prisons de bois.

Ce fut là qu'au retour de Cimiez, la jeune fille vint cacher son humeur chagrine et donner libre cours à la douleur imprécise qu'elle éprouvait.

L'harmonie possède un admirable pouvoir dont l'histoire fournit de poétiques exemples. N'est-ce pas aux sons de la harpe de David que s'apaisait la folie meurtrière de Saül? Et lorsque, vaincu

par Bélisaire, le roi des Vandales se vit contraint à implorer la pitié de son vainqueur, au nombre des trois grâces qu'il sollicita, figura le don d'une harpe pour chanter ses malheurs.

Marthe, rêveuse, vint s'asseoir devant l'harmonium et s'y abandonna à tout l'essor de son génie musical. L'admirable instrument se prêta aux fantaisies de la jeune artiste et traduisit en rythmes lents et mélodieux les impressions de cette âme mobile, passant sans transition de l'allégresse aux soupirs.

Elle resta longtemps dans le réduit paisible, écoutant vibrer ses sentiments dans les longues sonorités des tuyaux de bronze, si bien que tristesse et espoir se fondirent en une seule impression de mélancolie suave et caressante et que le dernier état de son esprit fut une sorte de résignation pieuse à la sévérité d'un destin qu'elle ne voulait pas incriminer. Pourquoi se méfier d'un avenir qui lui réservait peut-être de plus douces surprises que celle que lui avait apportée son récent passé de vingt-quatre heures? Pourquoi surtout devancer le temps, hâter les heures et se porter au-devant d'un futur, qui, s'il gardait des bonheurs imprévus, lui ménageait aussi, sans doute, de cruels désenchantements.

Alors, elle revint au sujet qui jusqu'alors avait excité sa curiosité douloureuse et que l'aventure de la veille avait éloigné de son esprit. Elle se remémora les révélations incomplètes de la baronne de Brives, mais qui pourtant lui avaient fourni une première consolation, et elle se demanda de rechef quels pouvaient être les motifs peu « graves » qui avaient provoqué la séparation de ses parents.

Et cette pensée revint avec une persistance telle que Marthe ne put s'en défaire. Sa main traîna mollement sur les touches du clavier, ses pieds ne pressèrent plus les pédales. La voix mourut dans l'orgue et la jeune fille s'absorba tout entière dans la recherche du douloureux problème.

Oh! connaître ce motif, le posséder afin de pouvoir mieux le supprimer, s'il était possible, faire tomber l'affreuse barrière qui, en isolant les deux bien-aimés, coupait en deux son propre cœur! Que n'eût-elle pas donné pour cela?

Une idée singulière surgit dans son esprit, qu'elle commença par condamner, qu'elle voulut éloigner d'elle.

Ce secret, ce secret de misère, où le trouverait-elle? Par quel moyen soulèverait-elle le voile qui couvrait l'obscurité de ce drame des cœurs?

Et, tandis qu'elle se posait cette question, son œil errait distraitemment autour d'elle, son regard glissait, sans les voir, sur les objets environnants.

Or voici que sous les tentures qui tapissaient les murs de la paisible retraite, elle aperçut la fente d'une porte ouverte, la porte qui donnait accès au cabinet de travail de son père.

Cabinet de travail. Le nom était peut-être un

peu pompeux pour désigner ce luxueux retiro dans lequel M. d'Elven s'enfermait quelquefois pour donner libre cours à des réflexions modestement enfermées aux pages d'un journal que nul autre œil que le sien ne devait lire, ou pour oublier les tristesses de sa vie dans la compagnie de ces maîtres de la plume que Descartes appelle si pittoresquement « les plus honnêtes gens du monde ».

Pourquoi cette porte ouverte sollicita-t-elle comme une tentation les regards de Marthe et fit-elle naître cette pensée qu'elle jugea d'abord défendue :

— Peut-être trouverai-je là le secret que je veux connaître ?

VIII

Il y avait, dans ce « cabinet de travail » de Pierre d'Elven, une petite bibliothèque, réduction de sa voisine, composée de livres de choix sur lesquels Marthe avait jeté parfois un timide regard.

Ce n'étaient point, à proprement parler, des « livres de jeunes filles », à égale distance des romans anglais et des récits destinés à l'enfance, — non qu'ils fussent entachés de quelque brutalité, ni même qu'ils continssent des phrases d'une expérience trop rude pour les fragiles innocences, mais parce qu'ils avaient trait à la philosophie, à l'histoire, à la religion même, et revêtaient par là un aspect rébarbatif, une austérité bien faite pour en éloigner les curiosités juvéniles.

Dans leur nombre figurait, en bonne place, un exemplaire, relié avec une sobriété d'un goût délicat, des *Méditations*, de Lamartine.

Ce volume-là c'était de la poésie, et, si sérieuse qu'elle puisse être, la poésie attire toujours les femmes.

Bien des fois, Marthe avait conçu le secret désir de connaître ce livre, d'en tourner les pages. Et ce désir s'était accru du jour où elle avait vu son père le feuilleter avec émotion.

Souvent même M. d'Elven avait laissé le livre sur sa table, et Marthe avait remarqué une légère déformation dans la reliure.

Le livre s'ouvrait de lui-même, avec facilité à certains endroits, sur certaines pages, preuve qu'une recherche habituelle lui avait imprimé ce défaut, et que celui qui se livrait à sa lecture s'appesantissait sur ces pages.

Il était arrivé fréquemment à Marthe de jeter un furtif coup d'œil sur le mystérieux volume, et sa jeune imagination avait été frappée de cette déformation.

Quels pouvaient donc être les vers que son père relisait avec tant d'attention ? Pourquoi y revenait-il sans cesse ?

Certes, au cours de ses études, elle avait entendu parler du grand poète, du chantre par excellence des rêves et de l'amour. Elle avait même lu et relu quelques-uns de ses plus beaux chants : *Le Cru-*

cifix, La Prière. Dans le salon de sa mère, elle avait entendu chanter, elle avait chanté elle-même cet incomparable cri de l'âme qui fixa les regards de l'univers sur le jeune inspiré à son aurore : *Le Lac*, sur la musique de Niedermeyer, mais un *Lac* expurgé, d'où l'on avait retranché quelques strophes d'un sentiment « trop vif ».

Là, il est vrai, se bornait toute sa science de Lamartine.

Elle s'était laissé dire assez souvent que ce poète de si haute envolée, de sentimentalité si pure, était trop égal à lui-même. Les snobs de la littérature, — et ils sont nombreux, — l'accusaient d'endormir les lecteurs par la monotonie de ses cadences, de distiller la lassitude et l'ennui.

Marthe aurait bien voulu en avoir le cœur net, juger par elle-même de la vérité de ces critiques, savoir par sa propre expérience si le poète était vraiment aussi « soporifique » qu'on voulait bien le dire.

Pour qu'un homme du caractère de son père eût voué aux *Méditations* un si profond et si durable attachement, ne fallait-il pas que ce livre eût des qualités attirantes, contredisant la fâcheuse renommée qu'on lui faisait, qu'il contint des pensées en concordance harmonieuse avec celles de son fidèle et enthousiaste lecteur.

Or, voici qu'en regardant par l'entrebâillement de la porte, Marthe vit tout de suite un spectacle qui raviva ses anciennes curiosités :

Sur la table de travail, le volume était posé, bien en évidence, sollicitant les yeux de la jeune fille. Les pages baillaient à l'endroit habituel des lectures qu'en faisait Pierre d'Elven.

Marthe poussa la porte et entra dans le cabinet.

Elle s'approcha de la table et, toute émue, tendit la main vers le livre.

Un seul coup d'œil suffit à lui expliquer pourquoi le volume avait pris cette déformation, la cause qui avait fait naître ce pli des pages.

La « Méditation » choisie par le lecteur c'était ce *Crucifix* que Marthe avait naguère appris par cœur et qui l'avait émue jusqu'aux larmes. Entre les pages, maintenant l'ouverture quotidienne, était placé un petit bouquet de pensées, des fleurs desséchées et très vieilles dont les pétales tenaient à peine à la corolle.

Il était visible que ces fleurs étaient un souvenir.

En elles survivait un passé depuis longtemps enfui. Ce passé était-il fait de douleurs ou de joies ?

Marthe eût bien voulu le savoir.

Elle considéra les fleurs avec une émotion seudaine, qu'elle ne chercha pas à comprendre. Elle relut les vers admirables, et des larmes coulèrent de ses yeux. Une de ces larmes tomba sur les fleurs et la chaude caresse parut raviver un instant la couleur sombre de l'une des pensées.

L'enfant eut une sorte d'intuition. Une voix chanta dans son cœur :

— Il ne faut pas plus que cela : une larme, pour faire revivre des choses mortes. Est-ce que les cœurs glacés ne pourraient pas se ranimer ainsi ?

Alors son projet prit une force nouvelle, une vie subite infusée avec l'espérance descendue en elle comme une céleste rosée.

Elle se reprit à chercher le moyen de refaire le passé, ce passé qu'elle ne connaissait pas et dont ces pétales poudreux conservaient l'empreinte, de rendre l'un à l'autre ces deux êtres qui s'aimaient peut-être encore et souffraient de leur séparation.

Emportée par la ferveur de son zèle, elle se laissa tomber à genoux et appuya sa tête sur ses deux mains jointes au bord de la table.

Une prière ardente et pure monta de son âme à ses lèvres. Elle implora le Dieu dont l'oreille se plaît aux accents des créatures innocentes.

Puis, elle se releva, réconfortée, ferma le livre qu'elle remit à la place où son père l'avait laissé, et sortit, pensive, du cabinet de travail.

Ce bouquet vieilli, ces fleurs fanées, lui avaient été, sinon une révélation, du moins un encouragement. Ces couleurs, depuis longtemps effacées sur les pétales poussiéreux, lui avaient paru prendre un éclat nouveau, et elle se répétait ce que la voix inconnue avait murmuré dans son cœur :

— Il ne faut pas plus que cela : une larme, pour faire revivre des choses mortes.

Des jours s'écoulèrent, pendant lesquels Marthe put méditer à loisir, s'efforçant de mûrir son projet, encore bien vague, de lui donner une consistance, un plan, de faire naître une occasion.

L'occasion s'offrit toute seule, presque à son insu.

Un matin, — c'était le quatrième depuis le jour où elle avait découvert le bouquet flétri, — la jeune fille entra inopinément dans le cabinet de travail, au moment où M. d'Elven, accoudé à la table, semblait lui-même plongé en de profondes réflexions.

Ne s'attendant point à l'y trouver, Marthe laissa voir sa surprise et, comme son père, avec un sourire, s'enquêrait des causes de ce trouble, elle répondit en balbutiant :

— Tenez, père, j'aime mieux vous l'avouer tout de suite. Je venais lire votre livre. J'aurais dû vous en demander la permission.

— Quel livre ? interrogea Pierre d'Elven avec la même bienveillance.

— Celui qui est là, devant vous, que vous lisez en ce moment.

— Les *Méditations*, de Lamartine ? Et c'est cela qui te trouble, chère innocente ? Mais tu peux les lire tant que tu voudras, ma fille. Les beaux vers comme ceux-là ne sont pas interdits aux jeunes filles.

Il prit le volume pour le lui tendre de sa propre main, mais, au préalable, il en retira les fleurs desséchées. Après quoi, hésitant, pris d'un scrupule peut-être, il les remit à leur place, entre les feuillets où, depuis tant d'années, elles achevaient de s'user sous les doigts du lecteur.

— Père, questionna Marthe, étonnée de sa propre hardiesse, est-ce vous qui avez mis ces fleurs dans ce livre ?

Il ne trouva point la question indiscreète ni anormale.

— Oui, mon enfant, répondit-il, c'est moi... Il y a longtemps !...

Mais la voix qui prononçait ces mots était changée. Elle s'était faite sourde, voilée. On y sentait trembler une angoisse, la plainte d'un chagrin que le temps n'avait pas atténué, que le souvenir rendait plus cuisant.

Marthe s'enhardit un peu plus.

Elle vint se pencher sur l'épaule de son père et, câline, lui demanda :

— Qui vous les avait données, ces fleurs, mon cher père ?

Pierre d'Elven hésita et demeura quelques secondes sans répondre.

La réminiscence était cruelle, sans doute, car ses yeux s'embrumèrent.

Pourtant il ne voulut pas faiblir devant sa fille, pas plus qu'il ne voulait lui mentir, et, raffermissant sa voix, il répliqua :

— C'est ta mère qui me les donna, le lendemain de notre mariage. C'était un heureux temps alors, Marthe ! Je te souhaite d'en connaître un semblable, mon enfant chérie, et d'ignorer les peines qui l'ont suivi. Car il est bien rare qu'en ce monde les grandes joies ne soient pas suivies de plus grandes douleurs.

Il avait refoulé ses larmes, mais elles remontaient dans sa gorge, elles tremblaient au bord de ses paupières.

La jeune fille insista doucement. Elle comprenait que l'occasion était unique, qu'elle ne se représenterait pas.

— Et si ce temps-là revenait, père ? interrogea-t-elle doucement.

PIERRE MAEL.

(La suite au prochain numéro.)





MADemoiselle MILLIONS

SUITE



AYMERIC de Penmarc'h, lui aussi, avait fait toilette, avec ce raffinement et cette mode « dernier cri » qui lui était propre.

Enfin, Danglefer, si peu soucieux de sa mise dans la vie quotidienne, savait, lorsque les circonstances l'exigeaient, se mettre à leur hauteur, et était correct autant qu'élégant, dans une redingote noire qui n'avait rien à envier à celle d'Aymeric.

M^{lle} Philomène, pour complaire à son beau-frère, et avec ce tact qui l'accompagnait sans cesse, avait passé la robe de satin noir des grands jours. Elle avait d'avance conseillé à Luce de s'habiller aussi. Celle-ci, par esprit de contradiction, avait commencé par dire non. M^{lle} de Sainte-Perelle n'insista point, persuadée de l'inévitable revirement de ses idées. En effet, dès le matin du 17, Luce qui, pour être mieux coiffée, avait multiplié les épingles et les bigoudis, entra dans sa chambre, la tête bardée de fer comme un chevalier du Moyen âge, et la consultait sur ce qu'elle devait mettre.

On était allé aux armoires, plusieurs robes étaient étalées sur le lit.

— Moi, dit M^{lle} Philomène, je mettrais ce joli costume tailleur mauve, avec cette chemisette de surah blanc et, pour aller à l'usine, ce chapeau noir, qui est de si bon goût.

— Un « tailleur » pour une fête comme celle-là, marraine, vous n'y pensez pas !

Elles discutèrent quelque temps. La toilette du soir fut aussi mise sur le tapis. M^{lle} Philomène conseillait une robe blanche sobrement garnie d'or. Luce ne voulut rien entendre, décida qu'elle mettrait pour le dîner une robe de tulle rouge, brodée d'argent, de jais, et de jaune, qui était violemment excentrique, et revêtit, sur l'heure, une étrange toilette de taffetas bleu sombre incrustée de guirlandes de roses jaunes, dont le corsage, garni de zibeline, s'ouvrait sur un gilet paille, cra-

vaté de dentelle, et qu'une large ceinture souple en soie vert feuille serrait à la taille.

Lorsqu'elle entra dans le petit salon, au premier coup du déjeuner, M. Rambert passa d'un rapide regard l'inspection de sa toilette, et eut un geste de mécontentement.

— Quelle idée de t'affubler comme cela, justement aujourd'hui, dit-il.

— M'affubler ! fit Luce fâchée, c'est une de mes plus jolies robes.

— Pour cela non, elle est grotesque, tout simplement.

Luce, vivement vexée de cette critique devant Aymeric et surtout devant Germain, essaya, à cause d'eux, de se contenir et répondit :

— Baquin n'a pourtant pas, que je sache, l'habitude ni la réputation de faire des choses grotesques.

— Ah ! cette robe est de Baquin, fit Aymeric, impressionné par le renom du couturier à la mode, et déjà disposé à admirer, sur la foi des traités, cette toilette qui, auparavant, ne lui plaisait pas.

Mais le baron répondait :

— Baquin n'est pas infallible, puis il est commerçant, cet homme, il fait ce qu'on lui commande ; si c'est affreux ou ridicule, tant pis pour la cliente !

— J'espère que tout le monde ne sera pas de votre avis, fit Luce, pincée.

— Il est à présumer que si, répondit impitoyablement son père.

— Au fait, des gens sans éducation, sans goût, sans expérience du monde et de la toilette peut-être ? dit Luce, mauvaise.

— Ne parle pas mal de gens qui valent mieux que toi, fit le baron sévèrement, et cela parce qu'ils n'auront pas l'aberration d'esprit d'admirer ce costume de carnaval, ces broderies absurdes et cette ceinture verte sur ce bleu et ce jaune qui me rappelle un jeu de mots de mon enfance : Vert tue bleu, mon ami jaune.

Luce ne se tenait plus de colère ni de dépit ; elle jeta les yeux sur Germain et crut voir sur ses lèvres un sourire. Elle marcha vers lui, furieuse.

— Vous vous moquez de moi, monsieur, je crois ?

— Je n'aurais garde, mademoiselle, fit Germain très respectueux ; c'est le seul calembourg de monsieur votre père qui me faisait sourire.

— Et, fit-elle, insolente, vous le jugez approprié à ma toilette ?

Germain hésita un moment, puis agacé par l'attitude provocante et dédaigneuse de la jeune personne, il répondit avec beaucoup de calme :

— Oui, mademoiselle.

Par un étrange phénomène, à l'instant, la colère de Luce s'apaisa, ses nerfs se détendirent et elle eut des larmes plein les yeux.

— Alors, dit-elle plus doucement, vous aussi trouvez ma robe ridicule ?

— Je ne la trouve pas heureuse, mademoiselle, mais, je suis bien incompetent...

— Non, non, dit-elle vivement.

Et profitant de ce que son père causait avec Aymeric à l'écart et de choses urgentes, elle reprit :

— Votre avis m'est précieux, vous me voyez tous les jours, avec quel costume me préférez-vous ?

Germain se recusa :

— Oh ! je ne saurais le dire... les détails m'échappent, l'ensemble seul me frappe, puis je vous avoue que le souvenir de vos innombrables toilettes est assez confus en ma mémoire.

— Mais encore ? insista Luce.

Il vit qu'il ne s'en tirerait que par une réponse formelle.

— Mon Dieu ! dit-il, c'est peut-être l'amour de la droite ligne et une vague réminiscence de l'étude des couleurs complémentaires, mais les choses unies, correctes, les nuances douces, harmonisées entre elles, ont mes préférences.

— Exemple ? dit Luce impitoyable.

— Eh bien, plus vos robes sont sobres et simples, aussi bien de couleurs que de façons, plus je vous trouve charmante.

A ce compliment, inévitable pourtant à force d'avoir été provoqué, Luce rayonna.

— Je comprends, dit-elle.

Elle se dirigeait vers la porte que le domestique venait d'ouvrir pour annoncer le déjeuner.

— Où vas-tu ? lui demanda son père.

— Changer de robe.

— Il n'est plus temps, à table, nous sommes déjà en retard.

Elle voulut résister, il lui imposa son autorité, et elle s'assit à sa place, maussade de se sentir enlaidie et désapprouvée, mangea peu et ne parla guère. M. Rambert fit presser le service. A un moment où Germain, qui était près d'elle, lui passait une saucière, elle lui dit à demi-voix :

— Rendez-moi donc le service de la renverser sur ma robe.

— Pourquoi ? demanda-t-il surpris.

— Pour me donner le prétexte de la quitter, malgré mon père.

— Oh ! ce serait un enfantillage ! répondit Germain avec une si évidente désapprobation que Luce n'osa exécuter son projet.

Elle fut même intérieurement furieuse de s'être mise, par la confiance qu'elle en avait faite à Germain, dans l'impossibilité de le réaliser. Elle n'ouvrit plus la bouche mais, sitôt le dessert, se leva.

— Où vas-tu ? dit encore son père.

— N'est-il pas convenu, répliqua-t-elle, mauvaise, que « les dames » quittent la table au café pour laisser causer ces messieurs ?

Le baron haussa les épaules sans répliquer et elle s'enfuit en courant. Un quart d'heure plus tard elle rentrait au petit salon où l'on était réuni, attendant les députations annoncées, et vêtue, cette fois, de la robe mauve conseillée en vain le matin par M^{lle} Philomène. Son père occupé à dicter une lettre à Aymeric, ne fit point attention à elle. Elle s'avança vers Germain qui feuilletait une revue.

— Et comme cela ? dit-elle, se campant audacieusement devant lui.

Il la regarda. Elle était belle à miracle : la teinte délicate de l'étoffe faisant valoir son teint merveilleux, qui rivalisait de blancheur avec le satin de la chemisette, vue dans l'écartement de la jaquette, dont la coupe savante dessinait l'harmonieuse souplesse et le dessin irréprochable de sa taille. Le désir d'être jolie l'embellissait encore. Germain, si maître de lui qu'il fut pourtant, ne put résister au regard adouci des charmants yeux noirs, à la magie du sourire.

— Vous êtes délicieuse ! dit-il un peu ému, et tout le monde en jugera ainsi.

Et elle, audacieuse, de répondre :

— Tout le monde, cela m'est égal, c'est à vous que je veux plaire...

Il la regarda, encore troublé, n'osant comprendre. Elle l'y invita pourtant par un nouveau sourire, mais lui, bouleversé, se déroba ; il détourna les yeux et d'une voix qui tremblait un peu :

— J'entends la musique, dit-il ; les voilà !

M. Rambert se dirigea vers le perron, Germain à sa droite, Aymeric à sa gauche. Luce suivait avec M^{lle} de Sainte-Perelle.

VIII

Un groupe d'ouvriers endimanchés s'avançait à la suite de la fanfare de l'usine qui, drapeau en tête, ouvrait la marche, et, derrière lui, une foule immense, compacte, fourmillante, envahissait la cour d'honneur, se répandait sur les pelouses et dans les allées, venue, elle aussi pour souhaiter la bienvenue au patron.

Les délégations étaient nombreuses, car non seulement chacune des usines dépendant de celle de Braulx avait envoyé la sienne, mais encore



chaque branche de cette industrie était représentée : les tisseurs comme les fileurs, les surveillants, les plieurs, les comptables, même les hommes de peine. Chaque délégué portait un bouquet; il y avait des femmes aussi, même des enfants. Les premiers compliments furent écoutés religieusement, ils étaient, du reste, bien pensés et bien dits. Les applaudissements et les vivats en soulignaient la fin ainsi que les réponses de M. Rambert, car il répondait à tous, en terme brefs, mais sincères et émus.

Emu, il l'était du reste, de plus en plus, à tous ces témoignages de sympathie qui venaient le payer de vingt-cinq ans de cette bonté juste, de cette humanité généreuse avec laquelle il traitait ses ouvriers. On le sentait en communauté d'idées avec eux. Ayant vécu de leur vie de travail pendant de longues années, il les connaissait parfaitement, les aimait, et les dominait sans peine. Eux-mêmes, soumis en sa personne « au maître », avaient en lui cette confiance, pour lui, cette déférence, qui ne se commandent pas, mais sont le fruit d'une estime gagnée par une justice parfaite dans les rapports parfois si difficiles de patron à ouvriers, et par la valeur personnelle. Cette valeur, que celui qui obéit cherche en celui qui ordonne, qu'il sait parfaitement y reconnaître, et qui s'impose à lui, par sa supériorité, rend plus aisée une servilité qu'elle relève. Il est moins pénible, moins avilissant de se soumettre à celui que, moralement, l'on reconnaît vous être supérieur, qu'à celui qu'on sait ne pas vous valoir.

M. Rambert, au milieu de ses ouvriers, était donc dans son royaume et son élément. Et en sa satisfaction profonde de ce beau jour qui les groupait autour de lui, fidèles et dévoués, à leurs protestations de reconnaissance, à leurs promesses de concours empressé, à leurs vœux de bonheur, l'attendrissement le gagnait peu à peu.

Cette fête avait un caractère touchant qui remuait tous les cœurs, Germain mordait souvent les brins menus de sa moustache noire. M^{lle} Philomène avait les yeux mouillés derrière les vitres de son lorgnon de myope. Aymeric était nerveux. Et Luce, illusionnée d'un sentiment et d'un espoir nouveau, par l'attrait que lui inspirait Germain, était aussi disposée à l'émotion. Elle y avait résisté, pourtant, un long moment, essayant même, autant pour la vaincre que par mauvaise habitude, de « blaguer » tout bas à l'oreille d'Aymeric les compliments et les compliments. Mais, bientôt à son tour, elle avait été, comme elle dit elle-même, empoignée.

Un homme venait de se détacher du groupe et de gravir les trois premières marches du perron, limite où chacun s'arrêtait pour lire son petit discours. C'était presque un vieillard; sa figure ridée, aux traits accentués, respirait l'honnêteté; sa mise était surannée, il avait dû, pour la circonstance, retirer de la garde-robe où elle était

soigneusement serrée et d'où elle ne sortait guère, sa redingote noire des grands jours, qui datait de son mariage peut-être, et qu'il n'avait revêtue qu'aux occasions solennelles.

Son robuste torse de travailleur y était à l'étroit. Son dos, voûté par le labeur et l'âge, tirait sur les entournures, raccourcissant les manches. Mais le poignet de la chemise qui dépassait était, comme le col et le plastron, scrupuleusement blanchi. Les gros souliers reluisaient ainsi que des miroirs. Le pantalon, un peu trop court, ayant été sans doute réparé par le bas, n'avait ni une tache ni un faux pli. Enfin, quand le brave homme se découvrit, il montra une belle chevelure grisonnante soigneusement séparée et lissée. Il était, ce vieillard, sous ses dehors antiques, l'image touchante de l'ouvrier d'autrefois, rangé, travailleur, honnête, et il éveillait cette impression de sympathie et même de respect que cause le mérite vrai, quoique obscur.

Il tira de sa poche un papier, et bien qu'il en eût appris par cœur la teneur, il lut lentement la grosse écriture.

S'il venait, lui aussi, saluer le patron, il devait cet honneur à un titre unique : il était le plus ancien ouvrier de l'usine.

« — J'étais là avant vous, Monsieur, dit-il, et votre regretté Père m'avait appris le travail et l'obéissance. J'étais là lorsque, lui succédant, jeune homme et inexpérimenté encore, vous vous êtes mis à notre tête. Et dès le premier jour où je vous vis traversant les ateliers, je me promis à moi-même, en reconnaissance des bienfaits dont votre père avait comblé ma jeunesse, de mettre à votre service, tant que la santé, l'âge et la force me le permettraient, mes bras et mon dévouement. Cette promesse, je l'ai tenue, mais combien vous en avez facilité l'exécution ! Vous avez été pour moi un maître juste, bon, généreux. Vous avez payé mon travail avec votre argent, mais vous avez payé mon dévouement avec votre cœur. Dans mes besoins, dans mes difficultés, dans mes tristesses, vous avez toujours été là pour m'aider, m'encourager, me consoler. Dans mes joies, je vous ai trouvé aussi, pour vous en réjouir... Je ne parle pas ici en mon seul nom, mais aussi en celui de mes camarades, qui ont partagé les mêmes faveurs. Tous, nous vous avons dû, Maître, et moi en particulier, une existence paisible et honorable. Nous savons que, grâce à vos soins, ceux qui, comme moi, ont vieilli à votre service, auront la sécurité et le repos assurés à leurs dernières années. Aussi, en ce beau jour de vos noces d'argent avec cette usine qui a été votre héritage et qui est devenue votre œuvre, suis-je venu, moi l'ouvrier fidèle, vous dire : Maître, je vous remercie, et moi, le vieillard aux cheveux blancs : Maître, je vous bénis ! »

A ces paroles touchantes, les larmes coulèrent

de tous les yeux. M. Rambert cherchait à surmonter son trouble pour répondre, non que les mots lui manquassent pour le faire, mais c'était la voix qui mourait dans sa gorge, serrée par l'émotion. Alors, Luce, dans un mouvement subit de sa nature primesautière et généreuse, s'avança, et émue aussi, mais vibrante d'enthousiasme juvénile, se plaçant à côté de son père elle dit, s'adressant à l'ouvrier :

« — C'est moi, mon ami, qui veux, la première, répondre à l'émouvant discours que vous venez d'adresser à mon père et qui fait tomber de ses yeux de si douces larmes, car moi aussi je veux vous dire : Merci ! Si mon père vous a fait du bien, à vous, à tous, vous aussi, tous, lui en avez rendu. Vous l'avez aidé dans sa lourde tâche, vous avez coopéré à son œuvre. Il a dû à votre concours dévoué, à votre attachement fidèle, des consolations, des encouragements qui l'ont soutenu et fortifié dans la route ardue que, solitaire, il a suivie. C'est de cela, mes amis, que je suis venue spontanément vous remercier. Et vous, l'ouvrier fidèle, le vieillard aux cheveux blancs, qui étiez dévoué à mon père bien avant que je ne fusse née, venez pour porter bonheur à ma jeunesse, venez, comme vous avez bénir le père, bénir aussi la fille en l'embrassant ! »

Et descendant vivement les quelques marches qui la séparaient de lui, elle s'en vint tendre son front charmant au vieillard qui, les yeux baignés de larmes, y posa respectueusement ses vieilles lèvres pâlies.

Alors ce fut un enthousiasme, un délire ! Elle avait parlé haut, sa voix claire portait loin, et loin on l'avait entendue.

De frénétiques applaudissements éclatèrent, de chaleureuses acclamations : « Vive M^{lle} Rambert ! » disaient les uns. « Vive la fille du patron ! » disaient les autres. Mais bientôt un cri prédomina : « Vive la petite patronne ! »

M. Rambert était aussi très ému et charmé. Lorsque Luce remonta le perron, il lui prit les mains.

— C'est bien, ma fille, ce que tu as fait là.

Et se tournant vers les ouvriers :

— Aux gratifications, dit-il, que je vous offrirai tout à l'heure s'en ajoute une. Ma fille accorde à tout le monde un jour de paie supplémentaire.

Les applaudissements recommencèrent et la musique, pour laisser le temps de se remettre de l'émotion causée par cet incident, joua un morceau qui n'était pas prévu au programme.

Luce, rouge d'émotion, les yeux brillants, revenait près de M^{lle} Philomène qui murmura :

— Ah ! chérie, si tu voulais !

— Mais je veux, dit-elle en riant.

Et elle regarda du côté de Germain.

Lui aussi était visiblement impressionné. Quant à Aymeric, entièrement subjugué, il s'approcha de la jeune fille.

— Vous êtes épatante ! lui dit-il, et votre intervention, aussi heureuse qu'inattendue, a produit un effet !... Encore un peu, vous me faisiez pleurer, savez-vous ?

Sans répondre, elle regardait toujours Germain. A la fin, sollicité par ses adorables yeux noirs, il s'approcha.

— Me permettez-vous, mademoiselle, de vous féliciter de la charmante inspiration qui a mis sur vos lèvres des paroles aussi pleines de sensibilité que d'à-propos ?

— Mais oui, je vous le permets, répliqua-t-elle gaiement. Je suis charmée de votre approbation. J'ai obéi, comme toujours, et sans réflexion, à mon premier mouvement. Par bonheur, celui-là était bon.

— Tous les mouvements qui viennent du cœur sont bons, fit Germain sérieusement.

— Oui, approuva-t-elle, empressée à être de son avis, oui, tous, il ne s'agit que de s'y abandonner. A son tour il la regarda.

— A moins que la raison ne s'y oppose, dit-il.

— La raison n'a rien à voir dans les choses du cœur, répliqua-t-elle un peu excitée. C'est, du reste, une fort vilaine personne, au nom de laquelle on fait bien des sottises. Je suis, pour ma part, absolument brouillée avec elle.

— C'est grave, répondit Germain en souriant, un peu refroidi par cette profession de foi si contraire à son sentiment intime.

Mais Luce, tout à son triomphe, ne s'en aperçut pas...

La série des compliments recommençait ; bientôt, cependant, ils prirent fin et les ouvriers, musique en tête, retournèrent à l'usine où un banquet monstre les attendait. M. Rambert, accompagné de Germain et d'Aymeric, les suivit. Luce voulait les imiter.

— Non, lui dit son père, ne te prodigue pas. Ce soir tu viendras ouvrir le bal avec ton vieil ami, le père Chustel.

IX

La participation de Luce à la fête populaire est maintenant finie, elle appartient désormais aux invités de son père. Lorsque les récompenses et les gratifications ont été distribués, et le banquet achevé, Aymeric est venu la chercher pour ouvrir le bal. Elle l'a fait avec entrain, au bras du père Chustel, puis elle a regagné le château en compagnie de M. Rambert. Sa tâche à lui aussi est terminée à l'usine. Le diapason de la gaité, excité par la joie des cadeaux et, il faut bien le dire, par les rafraîchissements offerts avec libéralité, monte à un ton dont il vaut mieux que le patron, en raison du respect qu'il doit toujours inspirer, ne soit pas témoin. Et le baron, dans son expérience de la vie ouvrière, a préféré laisser ces braves gens

s'amuser à leur goût et à leur aise, sans la surveillance des contre-maîtres.

Il a du reste à s'occuper, à présent, d'une autre partie de ce peuple d'employés qui le seconde. Pour ceux-là aussi il a royalement fait les choses. Un train spécial a amené de Paris ses invités, et un autre, des régions voisines et des usines qu'il y possède en plusieurs lieux. Des chambres ont été mises à la disposition des arrivants au château, à la fabrique et même dans le petit hôtel du bourg, tant pour la nuit que pour la toilette des femmes. M^{lle} de Sainte-Perelle a été chargée par son beau-frère, retenu à l'usine avec sa fille, d'accueillir les voyageurs, de les installer, de veiller à leur bien-être. Elle s'est acquittée de ce soin avec sa calme douceur et à merveille.

Le baron et Luce n'ont plus que leur toilette à faire pour venir au salon attendre leurs convives.

Celle de M. Rambert a été rapide et le voici, à six heures, le festin étant pour sept heures, le dos à la cheminée, dans le grand salon qui s'ouvre sur deux autres encore, en habit noir, son irréprochable plastron blanc tendu sur sa poitrine bombée. Près de lui vient bientôt Germain, et un peu plus tard, Aymeric qui a refrisé sa moustache au petit fer et passé un long moment à rectifier la raie de sa coiffure. D'autres hommes entrent, puis M^{lle} de Sainte-Perelle, qui a noué un fichu de vieilles dentelles sur sa robe de satin noir, l'a épinglé d'un bouquet de violettes, et un œil de poudre atténuant jusqu'à la teinte cendrée ses cheveux blonds et gris, est vraiment, dans sa modestie, aussi distinguée qu'agréable à regarder. Quelques femmes arrivent à leur tour, M^{lle} Philomène les fait asseoir... mais Luce, Luce qui ne vient pas ! Le baron la demande et fronce le sourcil... M^{lle} Philomène frémit... Si déjà son beau-frère est indisposé contre sa fille par son léger retard, que va-t-il dire à la vue de l'atroce robe rouge, noir, argent et jaune qu'elle a choisie pour ce soir !

La porte s'ouvre, Luce entre, elle s'avance lentement, en personne sûre de sa beauté, persuadée de son succès...

A sa vue, le baron, de loin, met son lorgnon pour juger de l'effet que sa fille va produire, et un sourire de paternelle satisfaction détend ses traits, tandis que M^{lle} Philomène pousse un soupir de soulagement... La robe rouge est restée dans l'armoire et Luce a revêtu la robe blanche en vain indiquée, le matin même, par sa marraine. Mais celle-ci, qui ne l'avait jugée qu'à un essayage in-

complet, ne se doutait pas de la grâce que pouvaient prendre, sur le beau corps de Luce, ces plis souples et harmonieux, de l'éclat merveilleux que cette soie d'un blanc mat pouvait, par son reflet, donner à l'éblouissante carnation de la jeune fille, à ses épaules satinées, à ses bras admirables. C'eût été peut-être même un ensemble trop blanc, si la note vive du galon d'or n'était venue le rehausser, et les tons dorés aussi de l'opulente chevelure, éclairée par une seule étoile de diamants, qui venait des écrins de M^{me} Rambert et que le baron, pour cette circonstance, avait donnée à sa fille.

Elle était vraiment splendide et fut unanimement jugée telle. Pour Aymeric, qui ne l'avait jamais vue décolletée, elle était une affolante révélation, et le sage Germain lui-même fut un instant ébloui, surtout lorsque Luce, ayant été gracieusement saluer les quelques femmes qu'entretenait M^{lle} Philomène, et s'étant laissé présenter les hommes qui l'entouraient, se dirigea vers lui, Germain, et d'un geste, l'appelant un peu à l'écart, lui dit gaiement :

— Eh ! bien, et celle-là ?

Sans comprendre, il l'interrogea du regard, et, coquette, elle repartit :

— Cette robe, vous plaît-elle ?

— Mademoiselle, dit Germain, je suis trop persuadé qu'un compliment venu de mon humble infériorité ne saurait avoir aucun prix pour vous pour oser vous l'adresser.

— Non, dit-elle, pas un compliment, votre façon de penser ?

— Ce serait encore un compliment !...

Elle sourit, charmée.

— Eh bien tant mieux ! car si j'ai mis cette robe, c'est à cause de vous.

Encore une fois les yeux de Germain l'interrogèrent, surpris, effrayés un peu et très perplexes.

— Oui, continua-t-elle, j'en avais choisi une autre plus élégante, dans le genre de la première de ce matin, mais je me suis souvenue de ce que vous m'aviez dit : des lignes simples, des nuances douces...

— Je ne me suis pas trompé en déclarant qu'elles vous seyaient mieux encore que toutes les autres, mademoiselle.

— Vous m'avez surtout dit qu'elles vous plaisaient davantage, insista-t-elle avec son plus ravissant sourire.

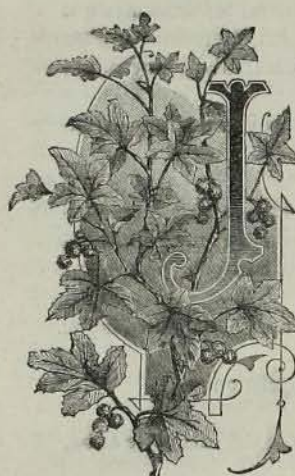
MARY FLORAN.

(La suite au prochain numéro.)





CAUSERIE DE QUINZAIN



E suis, depuis trois semaines, une « provinciale pour quelques jours à Paris !... » Qui de vous ne sait ce que cela veut dire ? Qui n'a vécu ce temps de plaisir et d'épreuve, de fatigue extrême et de jouissance, de courses, de dépenses de toutes sortes, pour tout dire... d'affolement ?

En un mois, on voudrait tout voir, tout visiter, tout admirer, tout acheter, tout absorber, tout emporter, et le pauvre cerveau est chargé

— tel un appareil enregistreur — de notes, d'impressions, de souvenirs que l'on déblayera, triera, classera au retour, dans la paix des champs, à l'ombre des grands arbres, mais jusque-là...

Cette situation — j'en suis sûre ! — excite plutôt votre envie que votre pitié, vous ne me plaignez guère... somme toute, peut-être avez-vous raison !...

C'est donc au travers du brouhaha des « autos », du « métro », au travers de l'incessant roulement des petites voitures, des tramways, des omnibus, dans le va-et-vient de ce Paris qui semble toujours en fête, entre une promenade au Bois, une après-midi à Longchamp, une tasse de thé au « Palace », une descente dans les grands magasins, un dîner de famille et d'amis, une soirée au théâtre, que je viens vous faire part — oh ! sans prétention aucune !... — de quelques-unes de mes impressions...

Avez-vous été à l'Exposition ? Moi, pas !... Aussi ce qui m'a le plus frappée en sortant de la gare — la gare du quai d'Orsay — c'est l'aspect désordonné que donne à ce coin de Paris, ces mosquées à demi détruites, ces temples écroulés, ces jardins ravagés, ces palais abandonnés, ces jets d'eau qui semblent crier leur soif au ciel. On dirait d'une table merveilleusement dressée que

l'on aurait oublié de complètement desservir après la fête — les miettes n'en sont point jolies.

Pourtant, parmi tous ces platras, ces façades plus ou moins lépreuses et squameuses, reste encore, bien conservée et entière, une petite pagode cambodgienne ; des monstres en gardent l'escalier, fixant, sur les dentelles jaunes de la tour Eiffel, leurs yeux terribles.

Dans le fouillis de verdure où elle se cache, la petite pagode est étrange, loin de nous, loin de tout, dans ce mystère du passé qui tourmente comme une indéchiffrable énigme...

J'aurais aimé m'asseoir sur un de ces degrés de pierre, près de l'un de ces monstres et rester là, écoutant ce que l'on entend dans le silence des ruines...

J'ai jeté à la pagode un regard de regret ! Elle était tout à fait jolie, blanche sur un ciel orange, avec ses arbres verts cru, un ciel et des arbres de *kakémono*...

Poursuivant mes impressions, j'ai été au musée Guimet. Il y avait foule. On délaissait toutes les vitrines pour celles des momies découvertes à Antinoë. J'y ai couru et... je suis restée... — comment dirai-je ? — hésitante... ce que j'avais sous les yeux était curieux, mais laid !... Pourtant, avec un peu de courage et, au nez, ce petit frémissement que donne un vague dégoût, j'ai regardé Thais !...

Vêtue d'une tunique en toile rousse, bordée de velours bleu frappé de losanges et de médaillons jaunes, d'une robe de laine jaune, garnie d'une large bordure de pourpre coupée d'arabesques jaunes et verts, la tête couverte d'un voile de gaze carmin, tombant à flots sur les épaules, les pieds chaussés — et quels pieds ! — de babouches de cuir glacé et doré, reposait brune, sèche, tel un morceau de vieux Cordoue, — celle qui fut une jolie femme et que l'on croit être morte en chrétienne, peut-être en martyre, car des palmes

ornaient sa tombe et entouraient son corps lorsqu'on l'a retrouvé.

Près d'elle, sous la même vitrine, un solitaire, dont une jarre déposée dans la salle au-dessus de son tombeau a fait connaître le nom : Sérapion.

Ce fut sans doute un des anachorètes fameux, contemporains de saint Antoine. Son costume est semblable à celui que la tradition donne à ce saint, lequel l'aurait adopté sur l'ordre d'un ange qui lui apparut dans le désert.

Ces anachorètes s'infligeaient toutes sortes de mortifications : l'un restait quarante jours debout les bras en croix (!), d'autres quarante jours à genoux sur une branche d'arbre (!!), d'autres s'efforçaient de ne plus dormir (!!!). Sérapion s'était couvert d'une ceinture, de bracelets, d'anneaux de jambes et de chevilles en fer, et ce ne devait pas être une petite tâche de traverser la vie ainsi chargé de cet étrange cilice. Et plus loin une petite brodeuse dont on a pu savoir le nom : Euphémie. Sur sa robe brodée en noir sur fond jaune, retombe une mante en mousseline de laine rose à franges. Un nécessaire de brodeuse, un dévidoir, une quenouille, un fuseau, des aiguilles — de grosses aiguilles de bois ! — tous les instruments qui aidaient la petite Euphémie à gagner sa vie ont été ensevelis avec elle et ne l'ont point quittée.

L'on se demande en regardant ce qui reste de la petite ouvrière si, à l'époque où vraisemblablement elle vivait, en 320, elle était, comme beaucoup de ses pareilles de nos jours, gaie, rieuse, folle, si elle aimait le canotage sur le Nil, les promenades sous les palmiers, la toilette et le lilas...

Puis, à ajouter au chapitre de l'Exposition de l'Enfance : Deux momies d'enfants ensevelis avec des colliers de coquillages, des poupées de bois et un trousseau de poupée...

Une exposition moins macabre est celle des arts industriels au musée Galliéra.

C'est une initiative heureuse encourageant les ouvriers d'art parisien, en leur donnant l'occasion de produire leurs œuvres. Le musée Galliéra a été mis à la disposition de toutes les industries : céramique, travail sur ivoire, broderie, reliure, ameublement, etc., etc.

Outre l'émulation que cette exposition éveillera entre les diverses écoles professionnelles, que d'artistes y trouveront le salut, qui peut-être seraient morts de faim auprès d'un chef-d'œuvre que nul n'aurait su découvrir.

Qu'y a-t-il de mieux trouvé et à la fois de plus pimpant, de plus gracieux que cette fête de Trianon qui verse à pleines bourses l'or dans la caisse de l'Œuvre des Crèches ? Pour arracher au pavé de pauvres bébés voués au malheur de leur naissance, les sourires, les regards, les grâces, le charme de maintes jolies Parisiennes se transformant en métal précieux dans ce décor exquis du hameau de la reine, les robes de linon traînant sous les ombrages, la poudre revenue et le soleil, encore aux plus longs jours de l'année, jetant sur ce tableau ses rayons mourants dans un crépuscule rose, ne trouvez-vous pas que c'est apaisant, amusant comme un conte de fée ?...

Et cela repose de l'énorme « coup d'énergie » de ces chauffeurs et de ces chauffeuses emportés le même jour dans la course de Paris-Berlin.

Des hommes se lancer ainsi... passe encore !... Mais des femmes, mesdemoiselles, des femmes !...

Avant de vous quitter et après vous avoir entretenues des costumes du *quatrième siècle*, je voudrais vous dire deux mots de l'impression d'ensemble que me cause ceux du vingtième.

Ils sont *ravissants*, quand la note n'en est point exagérée.

Ce n'est que linon, mousseline, gaze !... Les robes sont longues, souples, elles s'enroulent... Lorsque la femme est grande, mince, de tournure élégante, c'est excessivement gracieux.

La reine Ranavalo en a rêvé. Eblouie par la grâce des Parisiennes, elle a désiré une robe du grand faiseur. Mais le grand faiseur n'est point à la portée des moyens d'une reine en exil, fût-elle noire. Ranavalo aura sa robe malgré tout.

Une souscription ouverte par un grand journal la lui a donnée, peinte par Madeleine Lemaire !... Une robe à mettre sous verre !... Une robe à laisser en héritage à ses petits-enfants, une robe comme toutes voudraient en avoir et comme Ranavalo seule en aura...

Oui, mesdemoiselles, une robe peinte, apprenez à peindre vos robes, j'en ai vu à Longchamp... c'était le dernier cri...

Ma causerie tourne à l'article mode... terrain réservé...

Je me sauve et vous dis adieu...

MARIE-LOUISE.





DEVINETTES

Mots en coupe

Verticalement, au milieu : Un département du sud de la France.

Horizontalement : Capitale européenne. — Ville sur le Rhin. — Célèbre par l'entrevue de deux empereurs. — Fils d'Isaac. — Un des petits prophètes. — Adjectif possessif. — Dans le sel. — Consonne. — Pronom personnel. — Pour respirer. — Instrument de supplice ancien. — Pronom personnel. — Rivière de France. — Canton de Suisse.

(Jeannette la Blonde.)

Métagramme

En changeant six fois ma tête, je suis :

Manteau. — Verbe. — Chef de l'Eglise. — Ustensile de cuisine. — Travail de tranchée. — Coup.

(Hirondelle d'Alger.)

Enigme

On voit en l'air une maison
Qui peut passer pour labyrinthe,
Où ceux qui cheminent sans crainte
Sont arrêtés en trahison.

C'est une fatale prison,
Un lieu de gêne et de contrainte
Où leur pauvre vie est étreinte
Par un monstre plein de poison.

La malice est ingénieuse,
Et de Vulcain la main fameuse
Dresse des pièges moins subtils.

Son art de bâtir est extrême,
Et sa matière et ses outils
Se rencontrent tous en lui-même.

Mots en escalier

Monnaie turque. — Préposition. — Songe. — Produit chimique. — Excessif ou injuste. — N'habite pas toujours la Turquie. — Qui n'est pas libre. — Fils de Jacob. — Signifie détourné. — Habitant de la haute Ecosse.

(Marguerite Grosjean.)

Mots en carré syllabique

Ville d'Espagne. — Suprême bonheur. — Petite plante laiteuse.

(Libellule d'azur.)

EXPLICATION DES DEVINETTES DE JUIN

Mots en poupée chinoise :

M
MAL
ARE
AGE
U
PERSPECTIVE
OREOGRAPHIE
LIT
PATTE
LIEGE
CADRE
CREPE
OVE
RAT
ILE
ODE
FER
AME
CRABE
MATRONE

Charade : Na po léon.

Anagramme : Rivage. — Viager. — Virage.

Mots en I :

E P E E
A P
L I
M C
I U
T R
S E E Z

Mots en carré :

E S O P E
S I R O P
O R A G E
P O G G E
E P E E S

Mots en triangle :

A N E M O N E
N O M A D E
E M I L E
M A L E
O D E
N E
E

Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et C^e, 41, rue de la Victoire.